

ANTIQUITÉS DU CERCLE DE TÉNÈS.

Ce cercle est limité au Nord par la Méditerranée et au Sud par la vallée du Chelif. Pour initier plus complètement nos lecteurs à son importance archéologique, nous mettrons d'abord sous ses yeux le récit d'un voyageur qui, parti de Miliana en septembre 1849, se rendit à Cherchel en descendant la vallée du Chelif et passant par Orléanville, Ténès et la route du littoral (1). Après avoir ainsi fait connaître les lignes extrêmes de ce canton, nous décrirons la partie centrale, d'après des notes dues à l'obligeance d'un de nos correspondants, M. le L.-colonel Lapasset, qui, à l'époque où il a bien voulu nous les remettre, était chef du Bureau arabe de Ténès. De sorte que les deux éléments qui forment l'ensemble de ce travail sont dus à des observations directes, chose très-importante, on le sait, dans les études de ce genre.

1^{re} PARTIE.

Vallée du Chelif et littoral.

En quittant Miliana, au lieu de gagner le Chelif par la route ordinaire de l'Oued Boutan, nous aimâmes passer, par une traverse, aux sources du ruisseau des myrtes (*Oued Rehan*); puis après avoir coupé l'*Oued Kristian*, nous descendîmes la vallée des Néfliers et nous nous trouvâmes dans celle du Chelif, à l'endroit appelé *Zarour*, du nom de la rivière dont on vient de parler.

J'arrivai bientôt à côté du pont du Chelif. En cet endroit, des prolongements du Djebel Arib empiètent sur la vallée et ne laissent au fleuve qu'un passage fort étroit. Les mamelons qui dominent le défilé constituent une excellente position militaire que les Romains ne durent pas négliger. En effet, les distances indiquées par l'*Itinéraire* d'Antonin, entre *Malliana* (Miliana) et *Oppidum novum* (El Khadra), deux endroits dont la synonymie est connue, fixent ici l'emplacement de *Figava Castra*.

Guidé par ces données préalables, mon compagnon de voyage parcourut les mamelons des alentours; et son coup-d'œil exercé

(1) Persuadés qu'il n'est pas nécessaire d'être toujours grave pour instruire le lecteur, nous n'avons pas cru que la forme légère adoptée par l'auteur de ce récit dût être un motif d'exclusion. — N. de la R.

lui fit bientôt découvrir des tombes antiques et des pierres taillées. J'avoue que ces restes ne sont ni très-nombreux, ni très-apparents; mais un simple camp n'était pas un de ces établissements considérables qui laissent de grandes traces sur le sol.

Les recherches archéologiques terminées, nous allâmes nous établir sous une tente auprès du *bordj* en maçonnerie bâti récemment par le chef de l'endroit, El Arbi bel Azzouz. L'aristocratie masculine du lieu était absente; un mariage qui se célébrait chez un caïd voisin l'avait éloignée momentanément. Nous dûmes à cette circonstance de pouvoir contempler à notre aise le beau sexe de ce douar.

Ces dames avaient vu mon compagnon écrire sur son calepin; c'était plus qu'il ne fallait pour mériter le titre de *tebib*. Aussi, les consultations lui arrivèrent de tous côtés. Quand la malade, vraie ou prétendue, n'était ni trop vieille, ni trop laide, ni trop malpropre, le métier de médecin malgré soi pouvait encore se supporter. Mais il se présenta des patientes qui abusaient étrangement du privilège qu'ont les vieilles femmes arabes d'être hideuses et sordides. Malgré son indifférence habituelle à l'endroit des personnes et des choses contemporaines, notre archéologue les repoussait par un énergique *vade retro* qu'elles comprenaient parfaitement sans savoir le latin. Il est vrai que la pantomime expressive qui accompagnait cette interjection constituait une traduction interlinéaire beaucoup plus intelligible que bien des versions académiques.

Grâce à la nuit qui ne tarda pas à survenir, nous nous trouvâmes débarrassés de l'essaim des visiteuses. Il nous resta l'essaim des puces et celui des moustiques. C'était plus qu'il ne fallait pour passer une nuit blanche. Aussi, nous n'y manquâmes pas.

L'horizon commençait à peine à s'éclairer du côté de l'Est que nous étions sur pied. Nous gagnions à cette diligence d'échapper plus tôt au martyr nocturne, et d'arriver à la première halte avant l'heure de la chaleur méridienne.

La vallée du Chelif s'élargit de nouveau après qu'on a dépassé les prolongements des montagnes de Doui et Arib. Mais à deux ou trois milles de là, on rencontre une longue et étroite colline qui coupe transversalement la vallée en face de l'embouchure de l'Oue d'Beda.

Sur cette colline, sont dispersées les ruines d'*Oppidum novum* qui occupent une grande étendue; le Chelif les contourne à l'Est, au Nord et à l'Ouest. Sur le côté de cette presqu'île qui adhère au continent, on voit les débris de l'aqueduc qui amenait à la colonie romaine les eaux d'*Aïn el Khadra* (la fontaine verte), laquelle a donné

son nom à la localité. Un reste de pont sur le Chelif, des débris de quais et de gradins en pierres de taille qui retiennent les terres de la colline par étages successifs, un cimetière à l'Est, où les tombes ont la forme de coffres en pierres, attirent principalement l'attention; le surplus est un amas confus de matériaux écroulés, parmi lesquels on voit poindre les substructions de quelques édifices aujourd'hui rasés presque au niveau du sol. On a copié jadis à El Khadra cette inscription, que nous n'avons pu y retrouver :

C...VIII.....DO
QVIR. MATERN.
AEDIL. II VIR II VIR
QQ. OMNIBVS
HONORIBVS
FVNCTO PRINCI
PI LOCI AERE
CONLATO
OPPIDO N°

« A... fils de ... — de la tribu Quirina; (surnommé) Maternus; — Edile, duumvir, duumvir — Quinquennal; ayant exercé toutes — les fonctions (municipales); chef — de l'endroit. Par — souscription; — à Oppidum novum. »

Au sujet de l'expression AERE CONLATO, mon compagnon de voyage raconte qu'en 1843, à Orléanville, une personne savante et élevée en dignité la traduisait par le mot *pendu*. Pressée de justifier cette version, elle le fit ainsi : *conlato*, placé; *aere*, dans l'air, par conséquent, *pendu*! *Quod erat demonstrandum*.

D'El Khadra, nous allâmes à Zedin, un peu avant Oued Rouina; c'est une position de tous points semblable à celle de Khadra, et on y voit aussi les ruines d'une ville romaine.

Quoique les ruines de Zedin n'aient pas l'importance de celles d'El Khadra, on y remarque aussi des restes d'aqueduc et un cimetière situé à l'Est de la ville.

Le déjeuner que nous avons fait sous de beaux oliviers, au-dessous de ces ruines, manquait d'un élément essentiel, l'eau. Il aurait fallu chercher un peu loin celle du Chelif ou de Oued Rouina; heureusement, un honnête chevrier vint à passer par là, et voulut bien abandonner un instant son troupeau à notre garde, pour aller en quête du précieux liquide dans des gourbis qu'il connaissait à quelque distance.

Il était temps que ce secours nous arrivât : la caravane était sur le point de mourir de soif, surtout le *Mekhazi*, qui aurait donné son cheval pour un verre d'eau, bien différent de Richard III qui offrait son royaume pour un cheval.

Après nous être suffisamment alimentés, rafraîchis, reposés et instruits, nous reprîmes notre route à travers les ondulations boisées qui bordent la vallée du Chelif vers le Sud. Nous arrivâmes d'assez bonne heure à un village arabe bâti à l'européenne et qu'on appelle *El Fondok*. L'entrepreneur de ces constructions, M. Carré, de Miliana, s'y trouvait avec plusieurs ouvriers. Deux employés du télégraphe voisin survinrent au Fondok, ainsi qu'un colon d'Orléanville qui se rendait à Miliana. Cette rencontre imprévue de compatriotes, à un pareil endroit, nous fut agréable à tous. Les maisons arabes nouvellement bâties n'avaient pas encore été habitées ; on nous en proposa une pour passer la nuit, ce que nous acceptâmes avec empressement.

Au moment de notre arrivée, le Caïd des Oulad Yahya, pour qui nous avions une lettre, n'était pas à son *bordj*. Il célébrait les noces de son fils dans la vallée du Chelif, à grand renfort de fantasia, de danses d'almés, de musique locale et autres plaisirs bruyants que la nuit ne suspend pas d'ordinaire. Aussi, quand on vint de sa part nous proposer de coucher dans sa tente, nous regardâmes l'ambassadeur d'un œil torve et comme des gens qui, ayant à se rattraper d'une nuit blanche, trouvaient très-incongru qu'on leur en offrit une de même couleur.

Nous gagnâmes à cette résolution héroïque de dormir pendant dix heures sur les deux oreilles, bonne fortune qui n'est pas ordinaire pendant l'été en pays arabe ou kabile.

Le lendemain matin, il était grand jour quand nous nous décidâmes à ouvrir les yeux. Nous descendîmes dans la vallée pour visiter et remercier le Caïd qui nous avait envoyé la veille des couvertures de Tunis, des coussins pour notre coucher, des poules et autres provisions pour le repas du soir. Les noces finissaient ; la plaine retentissait encore au loin de décharges de mousqueterie, dernières manifestations de convives reconnaissants qui s'éloignaient des marmites de Gamache. Le Caïd était rayonnant : les cadeaux en espèces ou en nature qu'on lui avait faits dépassaient la somme de 5,000 francs. Le seul aga de Sendjes avait donné 1,000 fr. en argent et deux chevaux estimés plus de 1,200 fr.

Bref, ce fut une très-belle noce, excepté pour ceux qui, en

définitive, auront à payer les violons sans avoir dansé, bien entendu.

Quand nous nous séparâmes du Caïd, un nouveau compagnon de voyage s'adjoignit à notre caravane; c'était El Hadj Miliani, chef d'un canton du territoire des Braz, sur lequel se trouvaient des ruines considérables, celles d'Oued Tar'ia (1) que le Chelif sépare d'autres ruines moins étendues qu'on appelle *T'moulga* du nom de la montagne qui les domine.

Nous trouvâmes chez El Hadj Miliani un *bordj* bâti à l'européenne qui lui servait d'habitation, et plusieurs maisons de construction analogue. C'est aussi M. Carré de Miliana qui les a édifiées, en mettant à contribution les nombreux matériaux antiques qui jonchent le sol sur un espace très-étendu. Dans les fouilles qu'il a dû exécuter pour procéder à la recherche des matériaux, il a découvert une porte à arcade en pierres de taille qui donne entrée dans une vaste pièce souterraine aujourd'hui remplie de terre et de décombres, mais dont on peut conjecturer l'étendue par le plan que tracent au-dessus les lignes de substruction.

Je conseillai à El Hadj Miliani de faire déblayer cette pièce qu'il pourrait utiliser. Il m'avoua qu'il n'y avait pas dans le village une seule pioche, ni aucun instrument propre à fouiller la terre. Et comme je lui demandais avec quoi ils faisaient les travaux agricoles, il me répondit : — La charrue pour les labours, la faucille pour la récolte; et c'est tout.

Or, comme il n'y avait pas moyen d'exécuter des fouilles avec un araïre ou une serpette, mon compagnon de voyage, qui voulait pourtant exhumer plusieurs pierres où il flairait des inscriptions, fut obligé d'y travailler avec son couteau et un peu aussi avec ses ongles. Cela lui valut la découverte de trois fragments épigraphiques qu'il ne croit pas dignes de la publicité.

Les ruines de Oued Tar'ia sont évidemment celles du *Tigauda municipium*. Leur importance, combinée avec la direction de la grande route centrale romaine, suffit pour établir la synonymie. La comparaison des distances indiquées par l'*Itinéraire* la met hors de doute.

Il y a, en cet endroit, des restes de beaux monuments. Un aqueduc très-long, et dont beaucoup de parties sont encore intactes, y amenait l'eau de l'Oued Tar'ia (rivière de la Reine). Les Indigènes,

(1) On les appelle aussi *Ruines des Beni Rachid*. — N. de la R.

qui appellent cette construction hydraulique *Ksar bent es Soultan* (château de la fille du Sultan), — quoiqu'ils en connaissent la vraie destination, — prétendent qu'elle amenait l'eau d'*Aïn Soultan*, fontaine située dans la montagne de Techta. Les ruines de Tar'ia sur la rive droite et celles de Tmouïga sur la rive gauche appartiennent à deux établissements distincts quoique très-rapprochés. Les dernières doivent être celles d'un camp romain.

Dans ce qui reste du Tigauda Municipium, on remarque les constructions de beaux remparts en pierres de taille; et sur le Chelif, un magnifique quai qui subsiste dans toute sa hauteur sur quelques points.

Lorsque le soleil fut un peu descendu vers le couchant, nous primes congé d'El Hadj Miliani; et, longeant la rive droite du Chelif, nous arrivâmes en peu de temps chez Mohammed ben Youcef, un caïd des Braz. Ici encore un bordj en maçonnerie et des maisons à l'euro péenne. Nous en avons vu aussi sur la route, dans les gorges de la montagne. M. Carré, ce grand bâtisseur de la vallée du Chelif, avait passé par là. Aussi est-il connu de tous les Indigènes; et Kart, comme ils l'appellent, figurera sans doute un jour dans leurs traditions locales.

Le Caïd était absent au moment de notre arrivée; mais son fils, enfant de douze à treize ans, fit les honneurs de la tente des hôtes avec un empressement, une amabilité remarquables. Nous admirions avec quelle activité, quelle intelligence il donnait des ordres au nombreux personnel qui l'entourait. Aussi était-il plus vite et mieux obéi que bien des chefs de maison à la barbe grise.

Nous n'avions aucune lettre de recommandation pour ce caïd, de sorte qu'à la rigueur on pouvait nous engager à aller plus loin, ou nous faire payer chèrement l'hospitalité.

Notre reconnaissance n'en fut que plus grande en nous voyant si bien accueillis, sans avoir été officiellement recommandés.

Le lendemain matin, avant le jour, nous regagnâmes les bords du Chelif que nous traversâmes, ainsi que l'Oued el Fodda dont le confluent est un peu au-dessous de l'endroit où nous avons passé la nuit. Ici, la vallée du Chelif se resserre brusquement et devient un étroit défilé entre les Beni Rachid et les Oulad Kseïr. Mais celle de Oued Fodda, au contraire, apparaît fort large et annonce un passage principal pour arriver à la haute montagne appelée Ouanseris.

Nous gravîmes des collines de médiocre hauteur et assez arides, pour rentrer dans la vallée du Chelif. Nous avons alors sur la droite

le pays des Beni Rachid dont on aurait une idée fâcheuse et inexacte, si on le jugeait par ce qu'on en aperçoit de la route. En effet, derrière ces collines argileuses et nues dont la monotonie fatigue la vue, est une contrée abondante en eaux, bien boisée et où se trouvent de beaux jardins. Les raisins des Beni Rachid jouissent surtout d'une haute réputation qui n'est pas usurpée. Des ruines romaines d'une assez grande importance se trouvent sur le territoire de cette tribu.

Peu à peu, on redescend dans la vallée du Chelif dont l'aridité désolante passe toute croyance. Excepté les jardins de Medjadja et quelques rares et peu importantes plantations où le figuier de Barbarie domine, le sol ne présente aucune trace de végétation. Sur le gris terne d'un terrain qui semblait de la boue desséchée, nous aperçûmes au loin deux lignes blanches. Le guide nous apprit que c'étaient *El Isnam el Djedid* et *El Isnam el Kedim* (le nouveau et le vieil Orléanville). Et comme nous ne paraissions pas comprendre cette explication un peu énigmatique, il ajouta que le nouvel Orléanville était celui des *Merkanté Mtâ el Boublik* (les civils de la République). D'où nous conclûmes qu'il s'agissait de colonies agricoles; et que par conséquent la première ligne blanche et la moins grande était Ponteba, ou la prairie, qui est situé dans un endroit appelé *Medrour* par les Indigènes.

Quand nous arrivâmes à ce village, il était environ dix heures du matin. La chaleur était devenue intolérable. Aussi, nous ne fûmes guère surpris de ne rencontrer personne dans les rues, ni bêtes, ni gens. Il fallait, en effet, être touriste ou antiquaire pour braver cette température de feu. Cependant, nous eûmes la satisfaction de ne pas nous voir seuls exposés aux coups de soleil; car, un peu au-delà de Ponteba, nous trouvâmes quatre européens occupés à l'extirpation de quelques touffes de faux jujubier, cet arbrisseau très-épineux, que les Arabes appellent *sedra*, et que nos soldats ont surnommé *arrache capote*. Le dévouement de ces pionniers du défrichement méritait une mention honorable.

Des ruines peu importantes qui apparaissent çà et là le long de la route, annoncent l'approche du *Castellum Tingitii* dont l'emplacement et les matériaux ont servi à asseoir et à bâtir Orléanville (1), où nous ne tardâmes guère à arriver.

(1) Voir au n° 3, p. 182, et ci-après, dans la *Chronique*, le tombeau avec inscription et mosaïque signalé par M. Faroehon, un peu à l'Est d'Orléanville: — N. de la R.

J'examinai le thermomètre : il ne marquait plus que 30 degrés ! C'était presque de la fraîcheur après la haute température que nous venions de subir. Je proposai donc une promenade vers les collines qui sont au Nord, sur la route de Ténès, et d'où nous pouvions avoir un aspect général du pays.

Au bout du pont à l'américaine qui conduit d'une rive à l'autre du Chelif, nous nous trouvâmes sur le terrain de la colonie agricole appelée la Ferme. On la désigne comme annexe de Ponteba qui est à huit kilomètres de là ; c'est par le fait, un véritable faubourg d'Orléanville dont elle n'est séparée que par la rivière.

Nous choisîmes pour observatoire le sommet d'un mamelon qui domine le sentier arabe qui conduit à Ténès. De là, nos regards planaient sur le vaste bassin tantôt gris, tantôt rouge, au milieu duquel Orléanville trace une longue tache blanche, rayée de quelques filets verts. Ce bassin est borné à l'Est et à l'Ouest par des étranglements de la vallée. Il s'élève graduellement au Nord et au Sud, par une double série de collines opposées qui s'échelonnent en amphithéâtre. Excepté le peu d'arbres que nous avons plantés dans la ville et dans ses environs les plus immédiats, aucun grand végétal n'apparaît sur toute l'étendue du plateau. Quelques rares touffes de jujubiers sauvages constellent çà et là de leur pâle verdure ces steppes argileux et empêchent qu'on les confonde avec le lit récemment desséché d'un vaste lac, ou l'immense cratère d'un volcan vaseux observé entre deux éruptions très-rapprochées.

Ces chétifs arbrisseaux se montrent en plus grand nombre sur des côtes pierreux un peu éloignés de la rive gauche du Chelif. Sous leurs tiges très-grêles se cachent des racines vigoureuses de plus d'un demi-pied de diamètre. Le procédé immémorial et barbare des incendies périodiques, qui, chaque année, dévorent toute la végétation superficielle, explique cette extrême disproportion entre les deux parties de la plante : la tige, que l'homme peut facilement atteindre, demeure toujours languissante, tandis que la racine qui reste hors de sa portée, profite plantureusement.

Le maréchal Bugeaud, à qui rien n'échappait de ce qui pouvait contribuer au bien-être de la population et de l'armée, avait ordonné de ne pas enlever complètement chaque souche qu'on attaquait, mais de laisser toujours quelque rejeton, puis de remplir l'excavation avec les terres qu'on en avait tirées. Ce mode d'exploitation conservait pour l'avenir une précieuse forêt souterraine ; de plus, il opérerait graduellement et sans frais le défrichement du sol.

Quelque temps après l'occupation, on découvrit à environ vingt-quatre kilomètres au Sud d'Orléanville, la belle forêt de Tamdrara, dont les essences dominantes sont le chêne vert et le pistachier sauvage; on en commença aussitôt l'exploitation désordonnée qui se continue aujourd'hui (1849). En trois ans, l'administration militaire en a retiré à peu près 3.000 kilogrammes de gros bois. Quant aux branches, elles ont été abandonnées sur place.

Il y avait à Tamdrara, au milieu d'une charmante clairière, un gigantesque chêne vert, du pied duquel s'échappait une source abondante et pure. Plus d'une fois, à l'heure de la méridienne, le berger rassembla sous son ombre protectrice un troupeau de près de 500 moutons. C'était aussi le rendez-vous des chasseurs, que la soif, le besoin de fraîcheur ou de repos obligeaient à abandonner pour un instant la quête du gibier. Un jour, la hache d'un vandale fit tomber ce géant de la forêt; le lendemain, la source avait disparu, et elle n'a plus coulé depuis lors.

Si l'on continue cette exploitation inintelligente, Tamdrara sera aussi nu que le plateau d'Orléanville; et il faudra revenir aux sources de jujubier sauvage qu'on n'aurait jamais dû négliger. Car cela eût permis de ménager une belle forêt, chose si précieuse dans un pays où les arbres ne sont pas seulement un combustible, mais aussi un moyen d'assainissement et un élément d'une grande influence, au point de vue agricole, pour combattre les excès de la température.

La forme générale du plateau au milieu duquel on a bâti Orléanville, l'absence de grands végétaux, le voisinage des hautes montagnes du Sud où la neige persiste une grande partie de l'année, la direction Ouest-Est de la vallée du Chelif, expliquent pourquoi cette contrée est exposée à des chaleurs excessives en été, à des vents très-violents en hiver. La ville française, située au centre de l'immense lentille que représente ce bassin dénudé, devait avoir une température saharienne en été; de même que, n'étant pas protégée par le voisinage immédiat de grands végétaux, et se trouvant dans la direction des vents presque constants de la mauvaise saison, elle devait ressentir toutes les furies de l'hivernage.

Il y a, à Orléanville, quatre ou cinq jardins qui sont à peu près verts, il y a surtout la belle ferme de M. le commandant Vincent. Je ne suis jamais passé devant ces rares oasis sans voir des individus occupés à les arroser. Humecter sans cesse les racines en été, soutenir sans interruption les tiges en hiver, c'est ici une loi fatale: à

ce compte il faudrait attacher un planton à chaque pied d'arbre. Aussi, les arbres qui bordent les rues et la place, n'étant pas soignés avec cette assiduité rigoureuse, ont une teinte safranée qui accuse les souffrances de la soif. Plusieurs ont été tout-à-fait brisés par la tempête ; et il en est peu qui ne portent la trace de lutttes violentes soutenues contre les ouragans d'hiver.

L'inspection attentive à laquelle nous étions livrés semblait exciter la curiosité de quelques Arabes d'un douar voisin. Ils tournaient autour de nous sans paraître nous remarquer ; et décrivant une spirale qui les rapprochait de plus en plus du point que nous occupions, ils finirent par arriver à nos côtés. Après les compliments d'usage, je leur demandai si le pays était sain et fertile. Je traduis fidèlement l u r réponse :

« Le pays est sain auprès du Chelif, quand l'hiver n'a pas été pluvieux ; mais alors il n'est pas fertile. Il est fertile quand l'hiver a été pluvieux ; mais alors il n'est pas sain. » — Agréable alternative !

Ces braves gens nous demandèrent pourquoi les Français s'étaient établis sur les berges mêmes du Chelif, lorsqu'eux, nés dans le pays fuyaient les rives de ce fleuve pour habiter les collines qui bordent la vallée. J'aurais pu leur répondre que c'est par la même raison qu'en Espagne, dans l'été, à l'heure de midi, on ne trouve sur la voie publique que les Français..... et les individus de l'espèce canine. Mais cette explication blessait mon amour-propre national, et je préfèrai leur dire que c'était par des motifs stratégiques.

L'antiquaire, qui ne comprit pas mon intention, répliqua brusquement que les motifs stratégiques justifiaient la création d'un camp, mais non celle d'une ville ou d'une colonie agricole. Il ne manqua pas de faire remarquer que les Romains n'avaient eu sur l'emplacement d'Orléanville qu'un établissement militaire, ce que prouvait très-bien selon lui, le nom de *Castellum Tingitii*. J'aurais pu lui opposer qu'il abusait de la logique très-vulnérable d'un archéologue, lequel a écrit dans une publication officielle (voy. p. 408, *Tableau de 1848*), que les positions romaines désignées sous les noms de *Castellum*, *Castra* et *Præsidium*, étaient nécessairement des forteresses. Ce raisonnement peut s'appliquer à *Castel Naudary*, *Castel Sarrazin*, la *Ferté* sous Jouarre, etc., et ne conduit, dans aucun cas, à une conclusion certaine ; car, ce qui était une forteresse dans l'origine, peut ensuite devenir une ville, sans perdre son ancien nom.

Après cette conversation, nous avons donc repris le chemin

d'Orléanville. En face de nous, au Sud un peu Est, s'étendaient les crêtes nettement découpées du Ouanseris, que le soleil sur son déclin, colorait de ses teintes vives, variées et changeantes, qui font le désespoir du peintre. J'admirais la beauté des nuances, la majesté des lignes et mon compagnon n'apercevait dans ce magnifique paysage qu'un point de rappel archéologique, phénomène qui se révéla par l'allocution suivante :

« L'aspect de cette montagne, qui est évidemment *Anchorarius* indiqué par Ammien Marcellin, rappelle l'intéressante expédition du comte Théodose, contre les Mazices et les Musones, alliés du rebelle Firmus. Parti de Tipasa, entre Alger et Cherchel, en l'an 371, il gagna la vallée du Chelif qu'il descendit jusqu'au Castellum Tingitanum, ou Tingitii, dont nous avons l'emplacement sous les yeux, puis il le dépassa pour s'engager dans le mons Anchorarius par la vallée de l'Oued Rihou »

Je profitai du moment où mon interlocuteur reprenait haleine pour mettre le présent en parallèle avec le passé.

« Le 23 avril 1843, dis-je à mon tour, le maréchal Bugeaud, parti de Miliana avec un immense convoi, descendait aussi la vallée du Chelif. Il s'arrêtait le 26 à l'endroit où s'élève aujourd'hui Orléanville (alors *El esnam*, les idoles), au milieu des ruines de Castellum Tingitii; et il y faisait jonction avec le général Gentil, venu de Mostaganem. Le lendemain, 27 avril, il commençait la fondation d'Orléanville par la construction d'un camp autour duquel se groupèrent les premiers colons. Puis, après avoir jeté les fondements de cette ville et de celle de Ténès, et les avoir reliées par une route de 58 kilomètres, il allait sur les traces du grand Théodose, combattre les descendants des Mazices, dans les rudes montagnes de Ouanseris. Que le nom du maréchal Bugeaud s'inscrive dans les fastes d'Afrique avec plus d'honneur encore que celui du comte Théodose, car il a été fidèle à sa devise *Ense et aratro*; et, de la main qui combattait rudement les ennemis de la France et de la civilisation, il a su ouvrir le sillon et édifier des villes ! »

Quoique mon ami l'antiquaire pensât au fond du cœur qu'on lui avait gâté son *Castellum Tingitii* en y faisant, contre toute règle étymologique, autre chose qu'un établissement militaire, il laissa pourtant passer sans protestation le parallèle qu'on vient de lire. Une profonde préoccupation pouvait seule expliquer cette tolérance insolite. Mais il était tard, et notre savant pensait au dîner, comme le plus ignorant des mortels !

(A suivre.)